

le persil journal le persil journal

LITTÉRATURE & IMPROVISATION

L'ANGOISSE DE L'ÉCRAN NOIR

COLLECTIF AJAR

L’AJAR est un collectif dont les membres explorent les potentialités de la création littéraire en groupe. A trois reprises depuis 2015, le collectif a été invité à écrire sur l’écran géant d’une scène, et en direct, dans le cadre des spectacles de la Comédie Musicale Improvisée (CMI). Six des membres de l’AJAR reviennent sur les moments marquants de cette collaboration.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Il faut commencer très concrètement. Expliquer le dispositif scénique. Montrer comment la littérature parvient à émerger spontanément d’un écran noir de dix mètres de long.

Lorsque la troupe de la Comédie Musicale Improvisée joue un spectacle « classique », le public n’a en face de lui qu’une scène dénuée d’accessoires, sur laquelle une poignée de comédiennes et comédiens créent un spectacle musical en direct. L’histoire évolue par courtes scènes parlées, chorégraphiées et chantées, un pianiste – parfois un groupe entier, qui improvise lui aussi – complète l’équipe. L’intrigue va de rebondissements en chutes plus ou moins bien senties. Tout est affaire de corps, de mouvements, de voix et de sons.

Comment incorporer l’écriture – et, si possible, la littérature – à ce dispositif ? Lors des spectacles estampillés « CMI-AJAR », les auteur-e-s sont sur scène, à la vue du public, derrière leurs ordinateurs. Sur les ordinateurs, connectés en réseau et reliés à l’écran principal en fond de scène, un logiciel est installé, sorte de boîte de messagerie instantanée qui permet de taper un texte de taille libre, puis de l’envoyer au moment souhaité sur l’écran. Le texte ne s’écrit donc pas lettre par lettre sous les yeux du public, mais plutôt bloc par bloc, les phrases s’empilent les unes sur les autres, chassant progressivement les éléments les plus anciens hors du cadre. Comme pour l’improvisation théâtrale, il n’y a aucune possibilité de revenir en arrière, de corriger – ou alors, cela doit faire l’objet d’un aparté, d’un commentaire écrit, bref, faire partie du texte lui-même. Les fautes d’orthographe et les coquilles typographiques sont élevées au même rang d’« accident pardonnable » que les lapsus ou les défauts d’élocution des comédien-ne-s. Comme dans l’improvisation théâtrale, le rythme est primordial, et les « blancs » (ici, les « noirs ») se payent cher. Aucune possibilité de préparer soigneusement ses phrases, l’histoire évolue sans cesse et personne n’en a la maîtrise complète. Les doigts crépitent, l’écran scintille, l’écriture suit la pensée et se dépose, brute, imparfaite, spontanée, en immenses lettres blanches sur la toile noire.

Comme il y a plusieurs ordinateurs et plusieurs auteur-e-s, chacun-e goûte à « l’écriture *live* » à tour de rôle. Dans l’intervalle, ou pendant les scènes jouées, les autres travaillent à la prise de notes, invisible pour le public. Idées et mots-clés naviguent d’un ordinateur à l’autre pour maintenir le cap collectivement, anticiper, réagir, rester à flot. Scénariser à vue, en somme.

Durant le spectacle, les scènes de jeu/chant et les scènes d’écriture acquièrent la même valeur, font évoluer et avancer l’intrigue de la même manière – pour le meilleur et pour le pire. L’alternance

texte-jeu, elle aussi, est improvisée. Les interactions sont infinies, toutes n’ont pas encore été explorées – le texte devient karaoké spontané, didascalie cynique, lettre rédigée en direct par un personnage, sous-titre d’une langue étrangère que personne ne comprend, pur élément graphique même parfois – ou quand un point final devient la lune.

Durant l’heure qui suit, une histoire se crée. Sans filet. Et à la fin, comme dans l’improvisation théâtrale, il ne reste aucune trace physique du spectacle. Les textes eux aussi ont disparu, le logiciel n’en conserve rien. La littérature est apparue en grand, elle a joué son rôle puis s’est éclipsée.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

La première répétition, c’est l’angoisse. Il y a ce moment où tu te dis que jamais tu n’y arriveras, personne n’écrit de cette manière, j’ai besoin de temps pour écrire, moi, de calme ! Puis l’impression désespérante de n’inventer que des choses plates et inintéressantes, alors que celles et ceux qui m’entourent me paraissent friser le génie. Pourtant la bienveillance s’installe, atténué peu à peu l’angoisse.

Les coulisses sont grouillantes. On chuchote, on mange du raisin, on se jette de petits coups d’œil complices. On a la trouille, bien sûr, mais on se sent en phase avec l’énergie du groupe.

Sur nos laptops connectés, coulisses de l’écran public, les mots des autres apparaissent, s’agentent, se redistribuent sur un fichier texte partagé. J’ai presque l’impression que mon ordinateur est intelligent. Dans le fond, c’est peut-être le plaisir que ressentent les gens qui font des jeux de guerre en ligne. Sauf que là, je ne tue pas des orques ou des aliens, je jongle avec les mots.

C’est moi qui commence l’impro textuelle. Pourquoi j’ai accepté ça ? C’étaient quoi les impulsions du public déjà ? Ok, ok, c’est parti, ça va tout seul. Peut-être que j’écris n’importe quoi, je sais pas, ah les gens rient, bon, c’est cool, je m’emballe un peu, ça devient potache. C’est déjà fini, quelqu’un d’autre prend ma place devant l’ordinateur. J’ai les mains qui tremblent, je ne sais même plus ce que j’ai écrit.

Un nouveau refrain mitonne depuis trois minutes sur mon ordinateur. Le précédent est tombé à l’eau, déjà obsolète avec cette intrigue qui file à toute allure. Je me lance. En fond de scène éclot le paragraphe – quatre lignes bien senties, impossible de passer à côté. Le chanteur-improvisateur découvre son texte une seconde avant de l’entonner, en même temps que le public, qui est conscient

le persil journal le persil journal

de ce handicap et en frétille sur son siège. Je ne me suis jamais sentie aussi démiurge en écrivant. Et ça n’a jamais été aussi excitant d’appuyer sur « enter ».

Ce sentiment d’assister au spectacle, parfois. Presque au point d’en oublier que je suis sur scène, moi aussi, avec un job à remplir.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Quelques secondes pour décider. Cinq, dix, pas plus. Une scène chantée vient de prendre fin sous mes yeux, les spots principaux se sont éteints, un autre s’est allumé au-dessus de ma tête, c’est mon tour. Sous l’écran, les trois musiciens ont déjà commencé à jouer, quelque chose de calme, une intro qui pourrait partir dans toutes sortes de direction – ils m’attendent, comme le public serré sur les gradins et qui se demande quels mots apparaîtront bientôt, c’est obligé, en gros caractères sur l’écran.

Je tente de résister à la panique. Je ne sais plus à quel point du spectacle nous nous trouvons et ne me rends pas compte du fait qu’il est grand temps de boucler cette histoire d’amour abracadabrante, si possible avec panache ; que dans la scène finale, les comédiennes et comédiens n’auront d’autre choix que de poursuivre ce que j’aurai commencé, sous peine de rompre le pacte narratif passé avec le public. Je ne m’en rends pas compte, et je suis sur le point, littéralement à deux doigts, de choisir une voie désastreuse. Il y a ce duo de personnages secondaires, que nous n’avons pas encore vraiment bien utilisés… Oui, ça pourrait donner un bon twist, un rebondissement intéressant – et si je parlais sur eux ? Ça turbine à six mille tours par minute sous mon crâne, il faut y aller, maintenant, se lancer, mais quelque chose, au tout dernier instant, me fait soudain changer d’aiguillage.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Est-ce que le ping-livre (book-pong) a sa place dans ce numéro du ***Persil*** ? En d’autres termes, peut-on considérer que des auteur-e-s jouant au tennis de table avec leur propre livre en guise de raquette contribuent à sortir la littérature de l’objet livre, ou au contraire à l’y cantonner ? Trois questions à Dominique Bontempi, secrétaire de la Ligue Olympique des Lettres (www.book-pong.com).

Dans un tournoi standard de ping-livre, des auteur-e-s jouent des manches à 11 points avec leur propre ouvrage, en en lisant un extrait au hasard à chaque changement de service *. Est-ce vraiment cela, faire rayonner la littérature ?

D.B. : Rayonner, je ne sais pas, mais résonner, très certainement. Peu de gens se rappellent que c’est la finale de l’Open du Luxembourg de 1952 entre de Beauvoir et Sartre qui fit de ce couple philosophe des stars auprès du grand public. Croyez-vous qu’autant d’élèves liraient *Les Mouches*, aujourd’hui, sans cet évènement ? Notez qu’au vu du résultat du match, c’est plutôt *Le Deuxième Sexe* qui devrait être lecture obligatoire.

Est-ce que votre sport contribue pour autant à sortir le texte du livre ?

D.B. : C’est assez complexe: il n’y a pas de ping-livre sans livre. Pourtant, en déclamant des phrases au hasard et en suant sur leur

ouvrage, beaucoup d’auteur-e-s séduisent un nouveau public, on l’a vu au dernier tournoi du Livre sur les quais, à Morges. Il y a néanmoins un problème de relève : la plupart des enfants trouvent l’idée de jouer au ping-pong avec des livres purement débile. Ils préfèrent même jouer avec leurs mains. Cela m’inquiète.

Pourtant, personne ne me dit: mec, il nous reste seulement cinq minutes ! Ne nous entraîne pas dans un cul-de-sac ! On s’en fout, de ces Laurel & Hardy de bas étage ! Personne n’est dans ma tête et ne peut me susurrer à l’oreille que je m’apprête à faire foirer le spectacle, mais cela me revient, je ne sais d’où, juste à temps: la voiture ! Le personnage principal de la comédie de ce soir, une jeune femme, c’est moi qui l’ai introduite, dans la toute première scène, il y a une heure et demie: elle était au volant. D’un coup, je sais que c’est ça qu’il faut reprendre, là qu’il faut aller. Je commence à taper, j’imagine que le public lève les yeux, que les corps des musiciens se redressent, attentifs à ce que je suis en train de dérouler sur leurs moniteurs: la protagoniste a ouvert son garage, fixe sa bagnole du regard, et quelque chose commence à monter. Une révolte. Je ne sais pas ce que j’écris, à vrai dire, je ne choisis bientôt plus rien: c’est la guitare, la batterie et le saxo qui me dictent ce que je dois faire. *Crescendo*: je n’ai jamais fait de musique, mais je comprends exactement, à ce moment, ce que c’est, je suis à l’intérieur du mouvement. A simplement regarder son pare-chocs, elle reprend les choses en main, cette femme, cherche sa vérité, son carré de terre où se dresser sur ses pieds et dire: voilà, c’est moi, je suis moi, ça vous plaît, ça vous plaît pas, je m’en fous, regardez-moi bien parce que je ne vais pas disparaître de sitôt – cette fois, oui, j’entends des murmures dans mon oreille, quelqu’un me souffle: vas-y, lâche-toi ! Et, je me lâche, je tape sans réfléchir, je décolle avec mes tripes dans le flow, c’est sûr, on y est, les musiciens aussi, on se balance eux et moi du flow à travers la scène et je suis désolé, vraiment, pour Proust, qu’il n’ait jamais eu les moyens techniques d’improviser ainsi des phrases en crescendo sur écran géant parce que moi, bon sang, je kiffe – et peut-être que le public aussi ?

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le titre est un jeu de mots entre le persil et le persil journal. Le persil journal est un jeu de mots entre le persil et le persil journal.

Le book-pong reste une discipline controversée. Certain-e-s auteur-e-s, notamment les poètes, orient à l’inégalité des chances de succès.

D.B. : Au contraire, je pense que nous vivons la période la plus intéressante du ping-livre. D’ici à quelques années, tous les éditeurs auront standardisé leurs livres – couverture rigide, format allemand, pas plus de 150 pages – afin d’optimiser les chances de leurs auteur-e-s, et la variété spectaculaire du jeu tel que nous la vivons aujourd’hui diminuera. On se retrouvera avec le même problème que le tennis, où on ne voit plus de vraie différence entre un tournoi sur gazon, sur Decoturf ou sur terre battue. Profitons d’y jouer maintenant !

*** Les auteur-e-s de livres illustrés sans texte doivent, selon les règles, mimer une de leurs illustrations.**

D.B. : C’est assez complexe: il n’y a pas de ping-livre sans livre. Pourtant, en déclamant des phrases au hasard et en suant sur leur